

voir les marches du petit sanctuaire ; la neige, le froid, étaient au dehors, et dans cet intérieur béni, tout était propre, chaud et confortable. Dans la tribune, en face de l'autel, des places réservées étaient entourées d'un rideau de soie cramoisie ; derrière ce voile était le *piano-orgue* et les personnes qui devaient chanter. Lady Southwell (sœur de ma mère), Lady Gormanston, sa fille, mesdemoiselles de Choiseul, ses nièces, formaient ce chœur de famille. . . . Il y a bien longtemps de cela. Depuis cette *Fête de Noël*, j'ai compté bien des lendemains de la Toussaint, bien des *jours des Morts* ! Parmi celles qui chantaient alors devant l'autel de *Standen-Hall*, il y en a qui chantent aujourd'hui devant Dieu dans le ciel ! Bien des années, bien des fortunes diverses me sont survenues depuis ce *merry Christmas time* (ce gai temps de Noël) ; j'ai entendu, depuis, les messes en musique de Mozart et de Rossini ; et toutes ces années, toutes ces fortunes diverses, tous ces changements, tous ces grands talents, toutes ces solennités, n'ont pu effacer de ma mémoire la *Messe de Noël* chantée dans l'exil.

L'*Adeste fideles* que ces douces voix de femmes avaient chanté au moment de l'élévation, je crois l'entendre encore ; et ayant à écrire sur Noël, je n'ai pu me défendre de ce ressouvenir : je m'y suis laissé aller. . . .

Que ceux qui n'aiment pas à revenir vers leurs premières années, et qui ne cherchent pas (quand ils en sont bien loin), à rentrer par la pensée, sous les toits de famille, prennent la pierre et me la jettent.

En Angleterre il y a les *Christmas gifts*, les dons de Noël, qui remplacent les étrennes que nous nous donnons le premier jour de l'an. L'Eglise aussi commence son année le jour de la naissance du Sauveur ; et il y a dans cette pensée une haute raison ; tous les jours chrétiens devraient découler du premier jour du Christ sur la terre. Je ne sais plus quel grand peintre, dans un tableau de la nativité de Jésus, a fait partir toute la lumière du corps de l'enfant divin ; il en devrait être de même pour le temps : la première journée des chrétiens devrait sortir de la nuit rayonnante de Noël.

Cette fête a un grand charme à l'époque où elle arrive aux hommes ; alors ils sont assemblés et dans les villes et dans les hameaux ; alors les jours sont tristes et froids et les veillées longues. Pour ranimer la nature, qui semble morte sous son suaire de neige, il faut la main de la religion : c'est elle qui répand de saintes joies sur la tristesse de la saison, et qui fait, pour ainsi dire, pousser des fleurs parmi les frimas.

Il y aurait comme une *sévérité puritaine* à blâmer les plaisirs de famille qui égaient alors nos foyers ; car il est de nature et de sagesse de se réjouir quand un grand bienfait nous est accordé. Or, jamais fut-il donné aux hommes ce que la nuit de Noël leur a apporté dans ses ombres ? Jamais le ciel avait-il été aussi magnifique envers la terre ? Cette nuit-là, il s'est entr'ouvert pour laisser venir à nous le roi que les Anges servent et adorent en tremblant.

Cette nuit-là, un frère est venu aux malheureux, un libérateur aux esclaves, un ami aux enfants, un maître aux docteurs, un modèle aux rois, un vainqueur à la mort. Laissez donc les hommes se *réjouir dans le Seigneur*, comme la terre se réjouit chaque matin quand le soleil se lève pour la délivrer des ténébres. Noël, c'est la grande aurore de notre délivrance ; Jésus-Christ naissant, c'est le soleil de justice, qui se lève sur le monde pour en écarter les ombres de la mort.

Voyez aussi quel enthousiasme, quel saint délire règne dans l'office que chantent nos prêtres ! écoutez-les.

« Colline de Sion, tressaille d'allégresse. . . Filles de Jérusalem, revêtez vos habits de fête, et chantez, et chantez de nouveaux cantiques.

« Jérusalem, lève-toi, secoue la poussière de tes cheveux, romps la chaîne de ton cou ; lève-toi, ton Sauveur est venu ?

« Tu avais été vendue, et voici que le Seigneur ta rachetée : chante, Jérusalem.

« Le Seigneur a dit : Assur a opprimé mon peuple, l'injustice et la cruauté ont pesé sur lui : il faut que je le délivre ; autrefois je parlais, à présent me voici.

« L'abondance et la paix se lèvent avec le jour du Seigneur.

« La vérité est sortie de la terre, et du haut du ciel la justice nous a regardés.

« Chantons donc, chantons donc de nouveaux hymnes au Seigneur ; que toute la terre chante avec nous !

« Chantons au Seigneur et bénissons son nom.

« Annonçons à l'univers le jour de son salut.

« Que les nations se redisent les prodiges qu'il a faits, et que les peuples soient dans la joie ! »

Car, véritablement, notre Dieu est grand, son nom est digne de louanges, et sa puissance domine tout ce qui existe.

Que sont les dieux des nations étrangères, auprès de notre Dieu ! Des démons de l'abîme. Mais notre Dieu, à nous, c'est celui qui a

fait le ciel et la terre, le firmament avec ses étoiles, et la mer avec ses flots.

Que le ciel se réjouisse donc, que la terre s'exalte de joie, que la mer s'agite et soulève ses grandes eaux en signe d'allégresse, et que les champs et toutes les plantes qui y croissent tressaillent de plaisir ; car voici venu le jour du Seigneur !

Nous lisons dans le *Traité sur les fêtes mobiles*, « que, dans les couvents, la veille de Noël, les moines se rasaient et pouvaient prendre un bain, si cela leur plaisait ; choses qui leur étaient défendues dans les temps de pénitence, et qu'on leur permettait la veille de la fête, afin que leur extérieur même annonçât la joie.

« La veille de Noël était la plus solennelle de toutes. On lisait, à vêpres, le capitule *Gaudete*, pour inviter les fidèles à une joie spirituelle. Les versets de ces vêpres expriment les soupirs les plus ardents des anciens patriarches. »

Le *Veni ad liberandum* était chanté par deux enfants de chœur, et le *Rorate, celi*, par un seul.

On le voit, dans les maisons de retraite et de prière, où l'on conçoit mieux que dans le monde les choses saintes, au jour de Noël, c'était à des *enfants* qu'on laissait chanter les premiers hymnes de la fête, et là je trouve une pensée de convenance et de justice : n'était-ce pas aux enfants à saluer les premiers, de leurs voix jeunes et pures, l'enfant divin qui venait de naître pour le salut de tous ?

« Autrefois, dit l'*Histoire des Fêtes de l'Eglise*, les prêtres étaient dans l'usage de dire chaque jour plusieurs messes ; ils avaient toute liberté d'en user suivants les mouvements de leur dévotion. Ce fut le concile de Salginstadt, près de Mayence, tenu l'an 1022, qui en restreignit le nombre à trois pour chaque jour et pour chaque prêtre. Mais le pape Alexandre II, qui mourut en 1073, abolit cet usage, et ne laissa plus la liberté de dire les trois messes qu'au jour de Noël. »

A présent, aucune autre fête n'a ce privilège *des trois messes*. N'est-ce pas dire en quelque sorte que Noël est la plus grande des solennités chrétiennes, et que c'est le jour où nous devons remercier Dieu d'avantage ? Le jour du rachat des esclaves doit être le jour de leur plus grande joie.

Pâques est cependant la première des fêtes ; le jour de la résurrection du Sauveur, dans la hiérarchie des solennités chrétiennes, passe avant tous les autres

VICOMTE WALSH.

## Origines de diverses locutions proverbiales.

### LE CHANT DU CYGNE.

#### Origine de cette locution.

Si aux dons qui font de notre cygne le roi des oiseaux aquatiques, — grâce, beauté, force et courage, — le cygne des Anciens ajoutait le charme d'une voix harmonieuse et mélancolique, on comprend qu'il ait été l'oiseau d'Apollon, cher à Vénus, et le séducteur de Lédæ. C'est pour son chant surtout que le cygne était en honneur dans l'antiquité. Nous avons accepté comme expression et comme symbole ce cygne tel qu'il nous a été transmis, tout en sachant fort bien que le cygne ne chantait pas. Nos poètes ont parlé des oiseaux de Méandre comme s'ils les avaient entendus ; ils ont fait de Pindare le cygne de Dirce, de Virgile le cygne de Mantoue, de Fénelon le cygne de Cambrai. Cette dernière comparaison est celle qui est le plus d'accord avec nos idées modernes : ce n'est pas le chant de Fénelon qu'on a caractérisé par cette périphrase, c'est son âme, — blanche et pure autant que la robe du cygne. Comme le cygne, Fénelon avait « tous les titres qui fondent un empire de paix : la grandeur, la majesté, la douceur. » Et puis, le cygne n'a qu'un ennemi, et Fénelon n'avait qu'un adversaire ; il était naturel qu'à l'aigle de Meaux on opposât le cygne de Cambrai.

Ce que nous avons conservé surtout dans notre langue poétique, c'est le *chant du cygne*, ce chant le plus mélodieux, le plus tendre de tous, qu'exhalait le cygne en mourant.

Son âme tout entière en ses écrits respire ;  
Ses actions jamais n'ont démenti sa lyre ;  
Il se conserva pur au milieu des méchants.  
Tel l'oiseau de Méandre, ornement du rivage,  
Au noir limon des eaux dérobe son plumage,  
Et saluant la mort de sons mélodieux,  
D'une voix plus touchante exhale ses adieux.

(Millevoey.)

Pline, et tous les savants après lui, ont crié à l'erreur, au mensonge : ils ont dit sur tous les tons que le cygne n'était pas un